

Aleksandr Potebnja, *La pensée et le langage*. Traduit du russe par Patrick Sériot et Margarita Schönenberger. Préface de Patrick Sériot, Éditions Lambert-Lucas, Limoges, 2022, 342 p. ISBN 978-2-35935-381-5
Compte rendu par Stéphane Viellard (Sorbonne Université)

Stéphane Viellard

DANS **LA LINGUISTIQUE** 2025/1 Vol. 61 , PAGES 173 À 177

ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE**

ISSN 0075-966X

DOI 10.3917/ling.611.0173

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-la-linguistique-2025-1-page-173?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

COMPTES RENDUS

Aleksandr POTEBNJA, *La pensée et le langage*. Traduit du russe par Patrick Sériot et Margarita Schönenberger. Préface de Patrick Sériot, Éditions Lambert-Lucas, Limoges, 2022, 342 p. ISBN 978-2-35935-381-5

Compte rendu par Stéphane VIELLARD (Sorbonne Université)

Spécialiste de l'histoire des idées linguistiques dans le monde slave, russe, soviétique et post-soviétique, Patrick Sériot apporte une contribution majeure dans ce champ épistémologique en publiant une traduction de la 3^e édition, la plus complète, de *La pensée et le langage* (1913) d'Aleksandr Potebnja, ou, en ukrainien, Oleksandr Opanasovič Potebnja (1835-1891). Cette contribution est double : (1) elle repose tout d'abord sur la traduction intégrale, la première dans une langue étrangère et, donc, inédite en français, d'un ouvrage important, qui a fait date dans l'histoire de la pensée linguistique dans l'Empire russe de la fin du XIX^e siècle. Cette traduction est le fruit de la collaboration de deux linguistes, l'un francophone (Patrick Sériot), l'autre russophone (Margarita Schönenberger) ; (2) cette traduction est enrichie d'une préface de 62 pages, qui met en perspective le parcours d'Aleksandr Potebnja (désormais P.) et son œuvre dans l'environnement historique, géographique, idéologique et scientifique de l'époque. Ces pages, rédigées dans le cadre d'un projet de recherche financé par le Fonds national de la recherche scientifique suisse, constituent une étude approfondie des circonstances dans lesquelles s'est développé le travail de P. Abondamment illustrées de photos, de cartes et de schémas, elles offrent au lecteur une description très documentée sur les enjeux d'une réflexion sur le langage et la (les) langue(s) à la fin du XIX^e siècle, et montre à quel point il était nécessaire de « traduire Potebnja » (p. 9), puisque, comme le rappelle Patrick Sériot en paraphrasant la célèbre formule latine sur l'obstacle que représentait le grec au Moyen Âge, « *Rossica non leguntur* ». L'une des difficultés qu'ont eu à surmonter les traducteurs est l'équivalence terminologique entre le français et le russe. Les termes *slovo* et *reč'*, par exemple, sont la source d'une confusion récurrente évoquée p. 47. Cela peut s'expliquer par une terminologie russe encore en gestation (mais que l'usage russe a finalement consacrée) et dont les termes

constituent un ensemble flou (cf. la note des traducteurs [a] p. 81). En fonction du contexte, *slovo* aura le sens de “mot”, “parole” ou “langage” (cf. p. 80, 94, 97, 106 et *passim*), alors que *reč'*, compris à tort comme “discours” par certains linguistes (p. 47), est rendu ici par “parole” (p. 107, 114 et *passim*). De même *jazyk* peut désigner aussi bien la “langue” (et, donc, au pluriel, les langues) que le “langage”, comme dans le titre même de l'ouvrage, ou celui du premier chapitre (p. 75). Les nombreux calques à partir de l'allemand représentent un autre type de difficulté (p. 26). Ces questions d'ordre traductologique amènent l'auteur de la préface à aborder corollairement le « mythe de la singularité absolue de tout ce qui est russe » (p. 10) pour tenter de « montrer ici que la linguistique russe et soviétique est une variante “orientale” de la linguistique “occidentale”, un peu semblable, un peu différente » (p. 11).

Cette formulation fluide justifie la nécessité d'une épistémologie comparée dont la préface brosse les grandes lignes, sans toutefois préciser que la linguistique russe, contrairement à la linguistique française, s'est intéressée très tôt à l'oralité de la langue, au discours et à ce qu'on nomme la langue populaire. L'importance de cette dernière pour l'étude de la langue en Russie avait été soulignée par le célèbre lexicographe Vladimir Dahl (1801-1872), que P. cite à la dernière page de son ouvrage (p. 320), et qui était connu pour ses prises de position sévères contre l'influence jugée pernicieuse des syntaxes occidentales sur la phrase russe.

Le cadre dans lequel se déroule l'activité de P. est celui de l'université de Kharkov (en russe)/Kharkiv (en ukrainien), fondée en 1804, qui avait accueilli de nombreux universitaires allemands après la défaite d'Iéna. Comme tout foyer de vie intellectuelle dans l'Empire russe, l'université sera soumise au contrôle suspicieux des autorités qui iront jusqu'à interdire la philologie et la philosophie jusqu'en 1856, année de la montée sur le trône d'Alexandre II, le « tsar libérateur » qui abolira le servage. Né l'année de la mort de W. von Humboldt dans une famille de petite noblesse de Póltava (actuelle Ukraine), P. fait des études de droit, puis d'histoire et de philologie à Kharkiv/Kharkov. Sans doute sous l'influence du romantisme et du Printemps des peuples, il s'intéresse à l'ethnographie et aux chants populaires petits-russiens (c'est-à-dire ukrainiens, adjectif que P. n'emploie jamais, sans doute par prudence vis-à-vis des autorités qui le soupçonnaient de séparatisme). Son diplôme de *magistr* consacré aux symboles de la poésie populaire slave lui permet d'obtenir un poste de maître-assistant à l'université, où il consacre ses recherches aux rapports du langage et du mythe et, s'appuyant sur les travaux de Humboldt, Steinthal, de Herbart et de Lotze, cherche à « élaborer une théorie philosophico-psychologique du langage et des langues » (p. 16). Après une première thèse sur les mythes, refusée par le jury pour des raisons idéologiques, il soutient en 1874 une thèse intitulée *Notes de grammaire russe*, qui lui permet d'être nommé l'année suivante professeur titulaire de langue et littérature russe à l'université de Kharkov/Kharkiv.

C'est en 1862 que paraît la première édition de *Mysl' i jazyk* (La pensée et le langage). Une bourse d'étude avait alors permis à P. de se rendre en Allemagne pour étudier le sanskrit et le gotique. Écourtant son séjour pour

des raisons complexes que Patrick Sériot tente d'élucider, il regagne l'université de Kharkov/Kharkiv, qu'il ne quittera plus. Son œuvre, multiple, se forge à partir des grands courants de pensée du XIX^e siècle, et en particulier des travaux de Humboldt, dont l'influence en Russie tsariste puis soviétique et post-soviétique a été déterminante. L'abandon, en Europe et en Russie, de la grammaire générale et des grammaires philosophiques des siècles précédents ouvre la voie à une réflexion nouvelle sur les rapports entre la pensée et le langage. En ce sens, le travail de P., même si l'ensemble de son œuvre laisse une impression d'inachevé, et même si les réactions qu'elle a suscitées furent contradictoires, « marquera profondément la suite des études de linguistique, philosophie du langage et sémiotique en Union soviétique et en Russie et Ukraine post-soviétiques, mais [...] restera inconnue dans le reste du monde » (p. 19).

C'est essentiellement à partir des travaux des philologues et grammairiens allemands que P. bâtit sa réflexion. Mais les citations qu'il donne, souvent de mémoire, ont amené les traducteurs à accomplir un important travail de recherche des sources. Ainsi, les nombreux et larges extraits d'ouvrages allemands que cite P. en les traduisant en russe ont, sauf rares exceptions, été identifiés et reproduits dans un important appareil de notes placées à la fin de chaque chapitre. Car P., qui apparaît comme la synthèse d'un fonds romantique et du positivisme de ses années de formation, va opérer une lecture critique de ses prédécesseurs dans la perspective du sujet qu'il traite. Ainsi, le chapitre 1, qui porte sur « l'invention intentionnelle et la création divine du langage », prend position contre les deux conceptions de l'origine du langage et s'interroge sur le lien entre les sons, les mots et la pensée. Le chapitre 2 porte sur l'héritage de Becker et de Schleicher et sur la conception organiciste de la faculté de langage. P. traque les « erreurs » et les contradictions de ces deux savants, avant d'aborder dans le chapitre 3 les vues de Humboldt. C'est chez ce dernier, dans son système d'antinomies (objectivité/subjectivité ; parole/compréhension ; individu/société/humanité ; particulier/général...), qu'il passe en revue, que P., après l'avoir débarrassé de la métaphysique, trouve les bases de son étude de la subjectivité. (p. 106-108). Parallèlement, P. entend démontrer que langue et pensée ne sont pas liées indissolublement. Il s'appuie pour cela sur une série d'exemples : celui des enfants qui ne parlent pas encore, mais qui, « indubitablement, pensent » ; celui des rêves, qui ne s'accompagnent pas de paroles ; celui des sourds-muets, qui pensent sans pour autant parler ; celui des arts non verbaux ; et enfin celui des mathématiques, où « l'homme parlant renonce aux mots [pour raisonner] uniquement à l'aide de signes conventionnels » (p. 117). Cela permet au passage de se demander à quoi sert le langage.

Après cette étape introductive, P., marqué par le psychologisme de son temps, consacre les chapitres suivants à l'étude des liens entre « linguistique et psychologie » (chapitre IV), des « perceptions sensorielles » (ch. V). Le chapitre VI porte sur « Les mouvements réflexes et le son articulé », alors que le chapitre VII revient sur l'opposition entre « langage de la sensation et langage de la pensée » en élaborant la définition de l'opposition fondamentale entre forme externe et forme interne du mot (p. 175 et suiv.). Pour

P., le mot possède trois aspects : une forme externe (le son articulé, par exemple [okno]), une signification (le sens “fenêtre”), et une forme interne (sens étymologique le plus proche, correspondant à une image et constituant un trait saillant : *okno* est lié étymologiquement au slave *oko* “œil”). « La forme interne du mot est le rapport entre le contenu de la pensée et la conscience ; elle montre comment l’homme se représente sa propre pensée » (p. 176). C’est donc cette dernière qui permet la représentation subjective du monde.

Le chapitre VIII aborde la question du « mot en tant que moyen de perception ». Dans tous ces chapitres, P. s’appuie sur les travaux de Lotze, mais aussi sur Humboldt. Patrick Sériot parle à ce propos de « psycho-lexicographie » (p. 29), P. adaptant « deux notions : l’aperception (Herbert) et la forme interne (Humboldt) » (*ibid.*). P. recentre ensuite sa réflexion sur les concepts fondamentaux de « représentation, jugement, concept » (ch. IX). Considérant que « le symbolisme de la langue peut être désigné comme son caractère poétique » et qu’inversement, l’oubli de la forme interne [lui] semble témoigner du caractère prosaïque du mot » (p. 241), P. intitule le chapitre X, qui était le dernier de l’avant-dernière édition de 1892, « Poésie, prose, condensation de la pensée ».

L’édition de 1913, qui fait l’objet de la présente publication, comporte deux chapitres supplémentaires : « La langue et l’esprit du peuple » (ch. XI), issu d’un article publié en 1895 dans le *Vestnik Evropy* [Le messager de l’Europe] et « Sur le nationalisme », bref chapitre qui est en réalité une « note » rédigée à propos de l’article « Ueber Nationalität », de Ludwig Rüdiger paru en 1865 dans *Zeitschrift für Völkerpsych[ologie] u[nd] Sprachwiss[enschaft]*, et où P. s’interroge sur ce que l’on appelle un peuple, sur sa « tournure de pensée » et sur les emprunts culturels. On retrouve en fait le vieil antagonisme développé en Russie entre le *svoe* et le *čужoe*, deux adjectifs substantivés signifiant littéralement “le sien propre” et “ce qui est étranger/à autrui”, que les traducteurs rendent respectivement par « ce qui est de chez soi » et « ce qui vient de chez eux ». L’enjeu est à la fois culturel et idéologique, puisque l’article de Rüdiger mettait le doigt sur les préjugés négatifs des Slaves envers la culture allemande, dont on sait l’importance qu’elle a eue dans le développement intellectuel et scientifique de la Russie.

Opérant, comme l’avait remarqué Iouri Tynianov dans les années 1920, le passage d’une macro-linguistique humboldtienne spéculative de la forme interne de la langue à une micro-linguistique de la forme interne du mot, l’ouvrage de P., régulièrement réédité, a marqué profondément la réflexion linguistique, mais aussi littéraire, en Russie et en Union soviétique, malgré des adversaires importants comme R. Jakobson. Comme le note Patrick Sériot, pour P. la langue est une nomenclature non du monde, mais des représentations du monde dans l’« âme » des locuteurs (p. 42). Cette lexicalisation du psychologisme explique l’importance accordée à l’étymologie, même si « il [P.] ne remonte jamais à une protolangue reconstituée » (p. 41).

L’absence de toute mention des travaux de P. dans un ouvrage de référence comme le *Vocabulaire européen des philosophies. Le dictionnaire des*

intraduisibles (Seuil/Le Robert, 2019) est éloquente. La traduction en français de *La pensée et le langage* s'imposait donc. Elle est désormais disponible dans une véritable édition critique.